

LA FONTAINE

Fables

C. Verlinde

JEAN DE LA FONTAINE

FABLES



*Illustrations
de Claude VERLINDE*



Éditions de l'atelier du Lys

VERLINDE ILLUSTRE LES FABLES DE LA FONTAINE

1 VOLUME DE 190 PAGES FORMAT 27 X 37

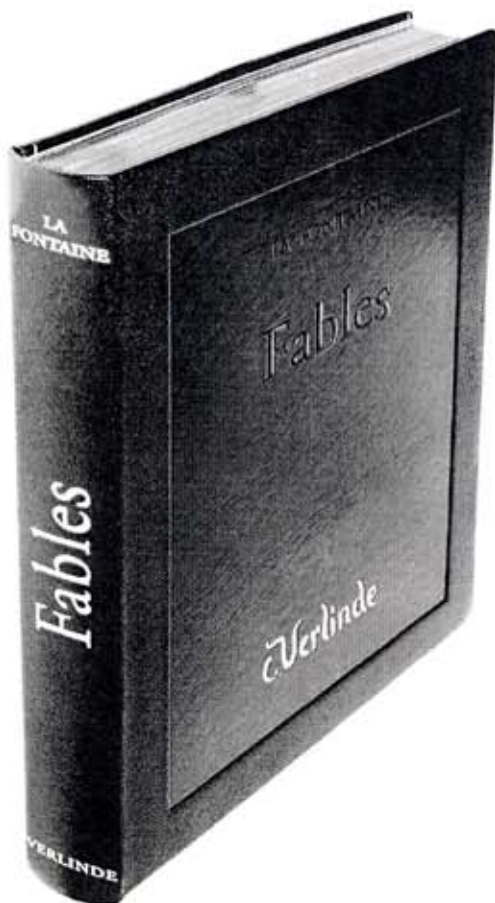
* Éditions de L'Atelier du Lys

* TIRAGE : 150 exemplaires

* PAPIER : vélin d'Arches pur chiffon

* TYPOGRAPHIE : composition manuelle au plomb mobile et impression typographique réalisée par l'imprimerie nationale.

* TEXTE : texte intégral des 244 fables identique à l'édition de 1866 illustrée par Gustave Doré qui a fait date dans l'histoire de la bibliophilie



* PRÉSENTATION : Reliure en pleine peau noire - étui bordé cuir - tête dorée

* ILLUSTRATION :

24 planches de VERLINDE
aquarellées à la main au pochoir et
plus de 200 vignettes coloriées au pochoir
(16 modèles différents créés par l'artiste)

* SÉRIE DISPONIBLE :

- 90 exemplaires numérotés de 61 à 150

VERLINDE ILLUSTRE LES FABLES DE LA FONTAINE



LA LAITIÈRE ET LE POT AU LAIT

LA FORÊT ET LE BUCHERON

LE LOUP ET LE RENARD



LIVRE PREMIER



I

LA CIGALE ET LA FOURMI

La Cigale, ayant chanté
Tout l'été,
Se trouva fort dépourvue
Quand la bise fut venue :
Pas un seul petit morceau
De mouche ou de vermisseau.
Elle alla crier famine
Chez la Fourmi sa voisine,
La priant de lui prêter
Quelque grain pour subsister
Jusqu'à la saison nouvelle.
« Je vous paierai, lui dit-elle,
Avant l'ôû, foi d'animal,
Intérêt et principal. »
La Fourmi n'est pas prêteuse;
C'est là son moindre défaut.
« Que faisiez-vous au temps chaud ?
Dit-elle à cette emprunteuse.
— Nuit et jour à tout venant
Je chantois, ne vous déplaise.
— Vous chantiez ? j'en suis fort aise :
Eh bien ! dansez maintenant. »

II

LE CORBEAU ET LE RENARD

Maître Corbeau, sur un arbre perché,
Tenoit en son bec un fromage.
Maître Renard, par l'odeur alléché,
Lui tint à peu près ce langage :
« Hé ! bonjour, monsieur du Corbeau.
Que vous êtes joli ! que vous me semblez beau !
Sans mentir, si votre ramage
Se rapporte à votre plumage,
Vous êtes le phénix des hôtes de ces bois. »
À ces mots le Corbeau ne se sent pas de joie ;
Et, pour montrer sa belle voix,
Il ouvre un large bec, laisse tomber sa proie.
Le Renard s'en saisit, et dit : « Mon bon monsieur,
Apprenez que tout flatteur
Vit aux dépens de celui qui l'écoute :
Cette leçon vaut bien un fromage, sans doute. »
Le Corbeau, honteux et confus,
Jura, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendroit plus.





E. Verriade

LE CORBEAU ET LE RENARD

La chanvre étant tout à fait crûe,
 L'Hirondelle ajouta : « Ceci ne va pas bien;
 Mauvaise graine est tôt venue.
 Mais, puisque jusqu'ici l'on ne m'a crue en rien,
 Dès que vous verrez que la terre
 Sera couverte, et qu'à leurs blés
 Les gens n'étant plus occupés
 Feront aux oisillons la guerre;
 Quand reginglettes et réseaux
 Attraperont petits oiseaux,
 Ne volez plus de place en place,
 Demeurez au logis, ou changez de climat :
 Imiter le Canard, la Grue, et la Bécasse.
 Mais vous n'êtes pas en état
 De passer, comme nous, les déserts et les ondes,
 Ni d'aller chercher d'autres mondes :
 C'est pourquoi vous n'avez qu'un parti qui soit sûr;
 C'est de vous renfermer aux trous de quelque mur. »
 Les Oisillons, las de l'entendre,
 Se mirent à jaser aussi confusément
 Que faisoient les Troyens quand la pauvre Cassandre
 Ouvroit la bouche seulement.
 Il en prit aux uns comme aux autres :
 Maint oisillon se vit esclave retenu.

Nous n'écoutons d'instincts que ceux qui sont les nôtres,
 Et ne croyons le mal que quand il est venu.



IX

LE RAT DE VILLE ET LE RAT DES CHAMPS

Autrefois le Rat de ville
 Invita le Rat des champs,
 D'une façon fort civile,
 À des reliefs d'ortolans.

Sur un tapis de Turquie
 Le couvert se trouva mis.
 Je laisse à penser la vie
 Que firent ces deux amis.

Le régal fut fort honnête;
 Rien ne manquoit au festin :
 Mais quelqu'un troubla la fête
 Pendant qu'ils étoient en train.

À la porte de la salle
 Ils entendirent du bruit :
 Le Rat de ville détale;
 Son camarade le suit.

Le bruit cesse, on se retire :
 Rats en campagne aussitôt;
 Et le citadin de dire :
 « Achevons tout notre rôl.

— C'est assez, dit le rustique;
 Demain vous viendrez chez moi.
 Ce n'est pas que je me pique
 De tous vos festins de roi;

Mais rien ne vient m'interrompre :
 Je mange tout à loisir.
 Adieu donc : fi du plaisir
 Que la crainte peut corrompre! »



X

LE LOUP ET L'AGNEAU

La raison du plus fort est toujours la meilleure :
 Nous l'allons montrer tout à l'heure.

Un Agneau se désaltérait
 Dans le courant d'une onde pure;

Un Loup survint à jeun, qui cherchoit aventure,
 Et que la faim en ces lieux attiroit.

« Qui te rend si hardi de troubler mon breuvage?
 Dit cet animal plein de rage :

Tu seras châtié de ta témérité.

— Sire, répond l'Agneau, que Votre Majesté
 Ne se mette pas en colère;
 Mais plutôt qu'elle considère
 Que je me vas désaltérant
 Dans le courant,

Plus de vingt pas au-dessous d'elle;

Et que par conséquent, en aucune façon,
 Je ne puis troubler sa boisson.

— Tu la troubles, reprit cette bête cruelle;

Et je sais que de moi tu médis l'an passé.

— Comment l'aurois-je fait si je n'étois pas né?
 Reprit l'Agneau, je tette encor ma mère.

— Si ce n'est toi, c'est donc ton frère.

— Je n'en ai point. — C'est donc quelqu'un des tiens;
 Car vous ne m'épargnez guère,
 Vous, vos bergers et vos chiens.

On me l'a dit : il faut que je me venge. »

Là-dessus, au fond des forêts
 Le Loup l'emporte, et puis le mange,
 Sans autre forme de procès.



LA LAITIÈRE ET LE POT AU LAIT

LA GRENOUILLE QUI SE VEUT FAIRE
AUSSI GROSSE QUE LE BŒUF

Une Grenouille vit un Bœuf
Qui lui sembla de belle taille.
Elle, qui n'étoit pas grosse en tout comme un œuf,
Envieuse, s'étend, et s'enfle, et se travaille,
Pour égaler l'animal en grosseur;
Disant : « Regardez bien, ma sœur;
Est-ce assez ? dites-moi; n'y suis-je point encore ? [voilà ?
— Nenni. — M'y voici donc ? — Point du tout. — M'y
— Vous n'en approchez point. » La chétive pécore
S'enfla si bien qu'elle creva.

Le monde est plein de gens qui ne sont pas plus sages :
Tout bourgeois veut bâtir comme les grands seigneurs,
Tout petit prince a des ambassadeurs,
Tout marquis veut avoir des pages.



LES DEUX MULETS

Deux mulets cheminoient, l'un d'avoine chargé,
L'autre portant l'argent de la gabelle.
Celui-ci, glorieux d'une charge si belle,
N'eût voulu pour beaucoup en être soulagé.
Il marchait d'un pas relevé,
Et faisait sonner sa sonnette;
Quand, l'ennemi se présentant,
Comme il en vouloit à l'argent,
Sur le Mulet du fisc une troupe se jette,
Le saisit au frein, et l'arrête.
Le Mulet, en se défendant,
Se sent percer de coups; il gémit, il soupire.
« Est-ce donc là, dit-il, ce qu'on m'avoit promis ?
Ce Mulet qui me suit du danger se retire;
Et moi j'y tombe, et je péris !
— Ami, lui dit son camarade,
Il n'est pas toujours bon d'avoir un haut emploi :
Si tu n'avois servi qu'un meunier, comme moi,
Tu ne serois pas si malade. »

LE LOUP ET LE CHIEN

Un Loup n'avoit que les os et la peau,
Tant les chiens faisoient bonne garde.
Ce Loup rencontre un Dogue aussi puissant que beau,
Gras, poli, qui s'étoit fourvoyé par mégarde.
L'attaquer, le mettre en quartiers,
Sire Loup l'eût fait volontiers;
Mais il falloit livrer bataille;
Et le matin étoit de taille
À se défendre hardiment.
Le Loup donc l'aborde humblement,
Entre en propos, et lui fait compliment
Sur son embonpoint, qu'il admire.
« Il ne tiendra qu'à vous, beau sire,
D'être aussi gras que moi, lui repartit le Chien.
Quittez les bois, vous ferez bien :
Vos pareils y sont misérables,
Cancres, hères, et pauvres diables,
Dont la condition est de mourir de faim.
Car, quoi ? rien d'assuré : point de franche lippée;
Tout à la pointe de l'épée.
Suivez-moi, vous aurez un bien meilleur destin. »
Le Loup reprit : « Que me faudra-t-il faire ?
— Presque rien, dit le Chien : donner la chasse aux gens
Portant bâtons, et mendiants;
Flatter ceux du logis, à son maître complaire :
Moyennant quoi votre salaire
Sera force reliefs de toutes les façons,
Os de poulets, os de pigeons;
Sans parler de mainte caresse. »
Le Loup déjà se forge une félicité
Qui le fait pleurer de tendresse.
Chemin faisant, il vit le col du Chien pelé.
« Qu'est-ce là ? lui dit-il. — Rien. — Quoi ! rien ? — Peu de
— Mais encor ? — Le collier dont je suis attaché [chose.
De ce que vous voyez est peut-être la cause.
— Attaché ? dit le Loup : vous ne courez donc pas
Où vous voulez ? — Pas toujours : mais qu'importe ?
— Il importe si bien, que de tous vos repas
Je ne veux en aucune sorte,
Et ne voudrois pas même à ce prix un trésor. »
Cela dit, maître Loup s'enfuit, et court encor.





LA CHATTE MÉTAMORPHOSÉE EN FEMME

VI

LA GÉNISSE, LA CHÈVRE ET LA BREBIS
EN SOCIÉTÉ AVEC LE LION

La Génisse, la Chèvre, et leur sœur la Brebis,
Avec un fier Lion, seigneur du voisinage,
Firent société, dit-on, au temps jadis,
Et mirent en commun le gain et le dommage.
Dans les lacs de la Chèvre un cerf se trouva pris.
Vers ses associés aussitôt elle envoie.
Eux venus, le Lion par ses ongles compta,
Et dit : « Nous sommes quatre à partager la proie. »
Puis en autant de parts le cerf il dépeça;
Prit pour lui la première en qualité de Sire :
« Elle doit être à moi, dit-il; et la raison,
C'est que je m'appelle Lion :
À cela l'on n'a rien à dire.
La seconde, par droit, me doit échoir encor :
Ce droit, vous le savez, c'est le droit du plus fort.
Comme le plus vaillant, je prétends la troisième.
Si quelqu'une de vous touche à la quatrième,
Je l'étranglerai tout d'abord. »



VII

LA BESACE

Jupiter dit un jour : « Que tout ce qui respire
S'en vienne comparoître aux pieds de ma grandeur :
Si dans son composé quelqu'un trouve à redire,
Il peut le déclarer sans peur;
Je mettrai remède à la chose.
Venez, Singe; parlez le premier, et pour cause :
Voyez ces animaux, faites comparaison
De leurs beautés avec les vôtres.
Êtes-vous satisfait? — Moi? dit-il; pourquoi non?
N'ai-je pas quatre pieds aussi bien que les autres?
Mon portrait jusqu'ici ne m'a rien reproché :
Mais pour mon frère l'Ours, on ne l'a qu'ébauché;
Jamais, s'il me veut croire, il ne se fera peindre. »
L'Ours venant là-dessus, on crut qu'il s'alloit plaindre.
Tant s'en faut : de sa forme il se loua très-fort;
Glosa sur l'Éléphant, dit qu'on pourroit encor
Ajouter à sa queue, ôter à ses oreilles;
Que c'étoit une masse informe et sans beauté.
L'Éléphant étant écouté,
Tout sage qu'il étoit, dit des choses pareilles :

Il jugea qu'à son appétit

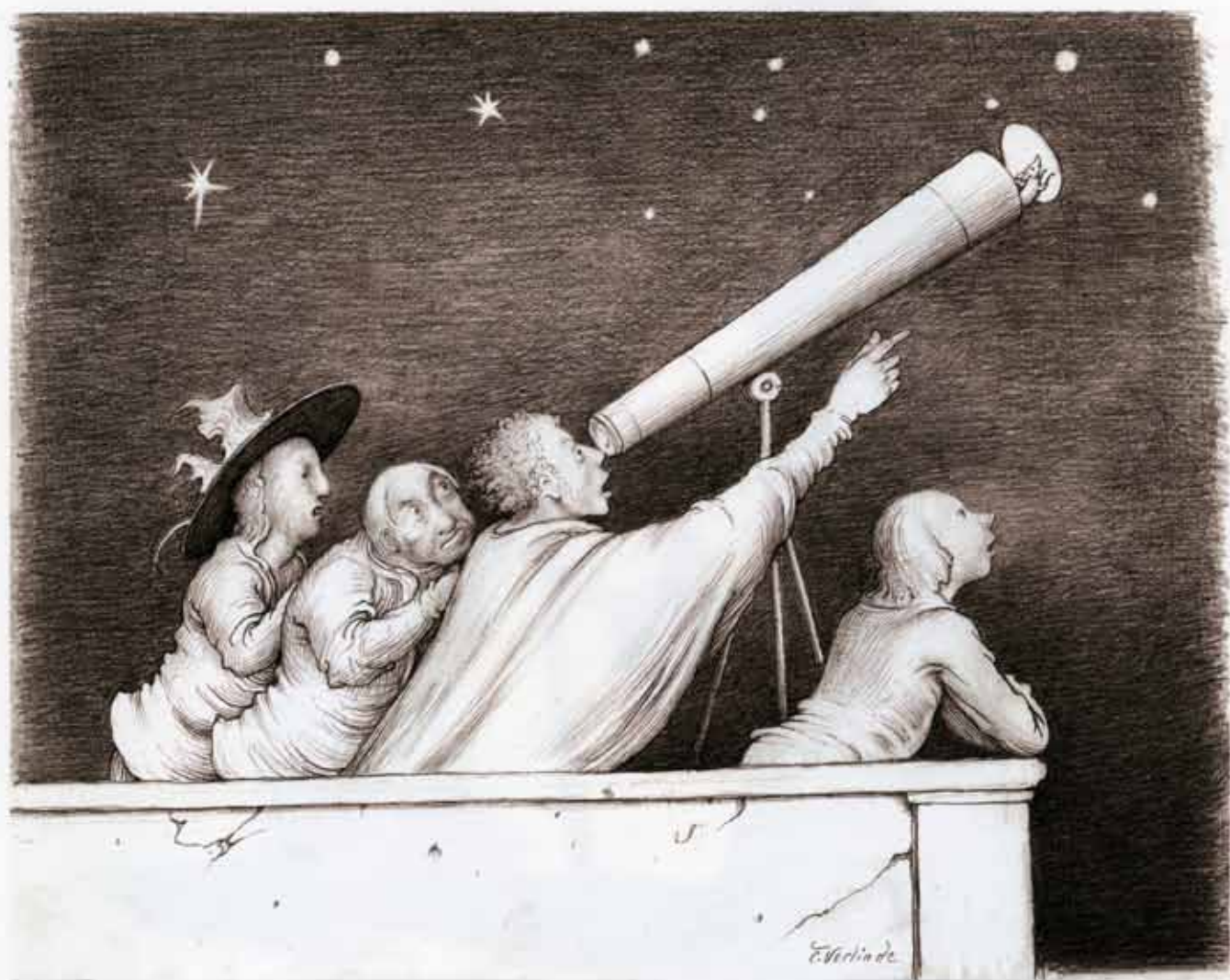
Dame Baleine étoit trop grosse.
Dame Fourmi trouva le Ciron trop petit,
Se croyant, pour elle, un colosse.
Jupin les renvoya s'étant censurés tous,
Du reste, contents d'eux. Mais parmi les plus fous
Notre espèce excella car tout ce que nous sommes
Lynx envers nos pareils, et taupes envers nous,
Nous nous pardonnons tout, et rien aux autres hommes :
On se voit d'un autre œil qu'on ne voit son prochain.
Le fabricant souverain
Nous créa besaciers tous de même manière,
Tant ceux du temps passé que du temps d'aujourd'hui :
Il fit pour nos défauts la poche de derrière,
Et celle de devant pour les défauts d'autrui.



VIII

L'HIRONDELLE ET LES PETITS OISEAUX

Une Hirondelle en ses voyages
Avoit beaucoup appris. Quiconque a beaucoup vu
Peut avoir beaucoup retenu.
Celle-ci prévoyait jusqu'aux moindres orages,
Et, devant qu'ils fussent éclos,
Les annonçoit aux matelots.
Il arriva qu'au temps que la chanvre se sème,
Elle vit un manant en couvrir maints sillons.
« Ceci ne me plaît pas, dit-elle aux Oisillons :
Je vous plains; car, pour moi, dans ce péril extrême,
Je saurai m'éloigner, ou vivre en quelque coin.
Voyez-vous cette main qui par les airs chemine?
Un jour viendra, qui n'est pas loin
Que ce qu'elle répand sera votre ruine.
De là naitront engins à vous envelopper,
Et lacets pour vous attraper,
Enfin mainte et mainte machine
Qui causera dans la saison
Votre mort ou votre prison :
Gare la cage ou le chaudron!
C'est pourquoi, leur dit l'Hirondelle,
Mangez ce grain; et croyez-moi. »
Les Oiseaux se moquèrent d'elle :
Ils trouvoient aux champs trop de quoi.
Quand la chènevière fut verte,
L'Hirondelle leur dit : « Arrachez brin à brin
Ce qu'a produit ce maudit grain,
Ou soyez sûrs de votre perte.
— Prophète de malheur, babillarde, dit-on,
Le bel emploi que tu nous donnes!
Il nous faudroit mille personnes
Pour éplucher tout ce canton. »



UN ANIMAL DANS LA LUNE

JEAN DE LA FONTAINE

FABLES

Illustrations
de CLAUDE VERLINDE

Justification du tirage limité à 150 exemplaires numérotés

60 exemplaires signés et numérotés de 1 à 60, comprenant l'ouvrage relié, avec une suite imprimée en sépia des 24 dessins.

90 exemplaires signés et numérotés de 61 à 150 de l'ouvrage relié, comprenant l'état définitif des illustrations.

Plus quelques exemplaires réservés à l'éditeur et à ses collaborateurs.

Caractéristiques de l'ouvrage

La source du texte est l'édition illustrée par Gustave Doré de 1866.

Composé au plomb mobile en Gauthier corps 12, et imprimé sur les presses typographiques de l'atelier du Livre et de l'Estampe de l'Imprimerie nationale.

Les 24 dessins à la mine de plomb (planches originales) ont été imprimés numériquement et rehaussés au pochoir et aux crayons de couleurs à la main.

Plus de 200 vignettes de 16 dessins différents par Claude Verlinde, ont été gravées pour une impression typographique, intercalées entre les fables et coloriées au pochoir à la main.

L'ouvrage comporte 144 pages de texte sur papier Velin d'Arches pur chiffon, plus 48 pages des planches illustrées sur papier d'Arches Aquarelle.